

Declan De Barra, un troubadour de guérilla urbaine

► **UN NOUVEAU CD** Le chanteur irlandais vient présenter son nouveau disque «A fire to scare the sun» demain soir à Delémont, entre Paris et Mulhouse.

Plus clochard céleste que rockeur, plus Jeff Buckley que Rory Gallagher, Declan de Barra est un Irlandais cosmique. Quand il amorce un motif sur sa guitare, il se met à chanter aux étoiles, tantôt d'une voix de tête, tantôt d'une voix qu'on croirait de sève de violoncelle. Samedi soir il viendra inaugurer son nouveau disque qu'il a intitulé *A fire to scare the sun* (Un feu à épouvanter le soleil).

La voix, le plus formidable des instruments

Pourtant rien d'effrayant ne brûle dans cette tronche d'Irlandais baladeur qui a vécu dans une caravane puis dans un bus pendant des années. Qui dit avoir quitté le sud de son pays et rejoint à 18 ans cette marée de congénères qui a atteint les côtes australiennes, fuyant le bétonnage ultraconservateur des cathos au pouvoir. Musicien précoce, il s'est tourné vers la chanson parce que la voix se révèle le plus formidable des instruments de communication. Il explique qu'en écoutant ses textes on peut détecter toute cette aversion de l'oppression des faibles et de l'injustice sociale. Lui-même se déclare rebelle, dès sa scolarité, contre l'autorité arbitraire.

Le musicien errant a bien étudié la peinture en Australie mais il l'a très vite trouvée par trop élitaire. Parce qu'il a bourlingué ensuite avec toutes sortes de groupes musicaux plus ou moins cool ou trash, il a refusé de vivre, comme il le dit si bien, «sur le panneau de droite au *Jardin des délices* de

Jérôme Bosch»; la partie du triptyque le plus cauchemardesque.

Ce qu'il apprécie le plus, c'est le temps libre. Pour passer à l'écriture. Il aime décrire les gens, détourner la partie la plus absurde de leur existence, dans une poésie de macadam. Il se fait d'ailleurs passer pour un «troubadour de guérilla urbaine».

Présence de l'image

De la peinture, il en gardera un bestiaire personnel qu'il utilise dans l'illustration de ses disques. Et peut-être aussi cette manière de visualiser une mélodie qui deviendra comme un film tournant dans sa tête. De Barra a aussi créé des films animés pour accompagner ses chansons.

En 2005, il écrit et enregistre dans un local abandonné de Dublin un premier album, *Song of a thousand birds* (Le chant de mille oiseaux). Avec quelques chansons enregistrées à Melbourne, dont deux avec des potes d'un de ses anciens groupes, Australian Clann Zu. Le succès a été considérable.

Dès lors, Declan de Barra n'a cessé de passer de festivals de world music en clubs «indies», de squats punks en festivals folk, négociant sa couche avec les chats. «Il n'y a rien qui ne me rende plus heureux que de voir se côtoyer des jeunes, des vieux, des punks, des têtes de jazzmen, des Gothiques et des folk-geeks quand je chante», exulte-t-il.

Au terme de l'an dernier dans le même loft, il a enregistré *A fire to scare the sun*, laissant la musique et les mots émerger, naturellement soul. On retrouve, sur cet album, James Dunny à



Declan de Barra en concert accompagné du violoncelle.

la batterie; il est membre de l'Orchestre symphonique d'Irlande. Mary Barnecutt, une amie de longue date au violoncelle, Cora Venus, une autre virtuose, au violon et à l'alto. Et pour la dernière chanson *Red Forest*, la chanteuse Cora qu'il avait rencontrée à Copenhague.

Musicalement, de Barra sait créer de l'espace en privilégiant la mélodie.

Tout comme Buckley. Même si parfois on retrouve la ferveur incantatoire du chanteur qui s'exprime au coin d'un bar à Dublin, on sent que les mots qui s'entrechoquent dans ces espaces servent à chanter l'espoir. Pas d'une vie meilleure. Plutôt d'une intelligence plus large. A découvrir.

YVES-ANDRÉ DONZÉ

► Concerts

■ **A Delémont:** demain, au Centre réformé, 20 h 30; à Mulhouse, samedi à La Filature.

■ **Réservations:** CCRD, 032 422 50 22 (www.ccrd.ch et www.billetnet.ch). Fournier Musique, 032 422 51 47 (www.fournier-musique.com)



«A fire to scare the sun», le nouveau CD du chanteur folk-rock irlandais.

Un avant-goût de concert sur www.lqj.ch

► CRITIQUE

Quand l'orchestre danse

Ce week-end, l'Orchestre symphonique du Jura dirigé par Facundo Agudín a renoué, après l'*Oratorio de Noël*, avec son style «music and entertainment» en proposant un répertoire exotique autour des danses symphoniques. La collégiale de Moutier, l'ancienne église des Jésuites de Porrentruy, la Halle des expositions de Delémont et le temple du Bas de Neuchâtel ont successivement résonné au son de la *Misa Tango* de Luis Enrique Bacalov, des *Symphonic Dances* de Leonard Bernstein et de l'illustre *Boléro* de Maurice Ravel.

Le titre, *Misa Tango*, comme un oxymore, révèle les caractéristiques contrastées et l'audace de son compositeur argentin: l'ordinaire de la messe latine y est popularisé par le recours à des rythmes et des harmonies du tango argentin dans la ligne d'Astor Piazzola et le recours à la langue vernaculaire sud-américaine avec un texte simplifié pour l'œcuménisme. Autre audace, les cordes, le corps traditionnel

de l'orchestre symphonique, servent, dès le *Kyrie*, de ciboire harmonique pour porter l'offrande musicale des phrases libres, poignantes et nostalgiques du bandonéoniste uruguayen José Luis Betancor. Celles-ci sont reprises en contrechant dans le *Credo* par un autre spécialiste du genre, le violoncelliste Carlos Nizzo. Les deux solistes, la mezzo-soprano Amaya Dominguez et le baryton Rubén Amoretti, répondent également aux instruments, mais bien que porteurs du texte, avec un peu moins d'expressivité.

Les *Symphonic Dances* de Bernstein, suite orchestrale élaborée à partir des airs de la comédie musicale *West Side Story*, poursuivent dans la musique de film imagée et séquencée, en faisant la part encore plus belle à la percussion et aux cuivres, puisqu'aux rythmes latins s'ajoute le swing. Pour ainsi dire, l'orchestre se métamorphose en brass band pour une interprétation délurée de cet enchaînement des étapes marquantes de la comédie musicale revisitée par le jeu du souvenir

du compositeur. De l'arrogance adolescente des pointes jazzys initiales, on passera par le lyrisme exacerbé de *Somewhere* où l'on note au passage la finesse du son des cordes avant que la section de percussion, comme se réveillant soudainement de ce passage lyrique, lance le «mambo» acrobatique et endiablé où tous les membres de l'orchestre se lèvent pour clamer «mambo» à la manière des orchestres de cuivres.

Apogée de cette «soirée dansante», le *Boléro* de Ravel était magistral. Sur le rythme de la caisse claire tenu par un Julien Anoni sans faille, la mélodie aux accents mauresques, avançant au pas d'une caravane dans le désert, reprise inlassablement, présente mille variations légères entre la pureté de son de la clarinette, les glissandi jazz du saxophone et du trombone ou la caresse ondoyante des cordes.

L'Orchestre de chambre jurassien a, une fois de plus, conquis son public.

MAXIME GRAND

► CRITIQUE

Voix et cuivres de Verdi dans un garage

Un garage, un ensemble instrumental, un chœur, une conteuse et... Verdi. Tels sont les ingrédients du concert 2009 concocté par l'Ensemble de cuivres jurassien et le chœur Evoca dirigés par le chef de Moudon, Blaise Héritier. Dans les vastes locaux du Garage Rais à Delémont, généreusement mis à disposition pour les performances de mercredi, vendredi et samedi derniers, les amateurs de Verdi venus en nombre ont pu reconnaître, interprété par les pistons rutilants de la Ferrari des ensembles de cuivres jurassiens, un pot-pourri en plusieurs séquences d'extraits de *Nabucco*, de *La Forza del Destino* et d'*Aïda*, le tout sous marque déposée: *Verdi...ssimo!!!*

Dès les premières notes, l'ensemble de cuivres se montre tout à fait à la hauteur de l'exécution des parties orchestrales du compositeur d'opéra italien arrangées par Olivier Marquis et Olivier Chabloz. Les tubas ont un legato bien

chromé dans les parties lentes et les trompettes répondent avec un son clair et stimulant. Puis valse et marches commencent, scandées par la ferme précision rythmique des musiciens amateurs, emmenant le public dans les tournolements d'une musique d'opéra festive, allante, gaie. Déjà se fait entendre l'incontournable mélodie *Va pensiero* revisitée avec plus ou moins de bonheur par les arrangeurs et qui donne le ton du concert: dans un esprit bon enfant, les artisans de la soirée vont réveiller les souvenirs verdiens du public, les agrémentant des gouttelettes métalliques du métalophone et de solos de cornets, alors que déjà, certains fredonnent discrètement les airs connus sur leur siège.

C'est sur une marche de cavalerie que le chœur jurassien Evoca fait son entrée, dont le nombre est aussi grand que les Juifs en exil de Nabucco, portant des partitions aux couleurs qui changeront au cours de la soirée, montrant le

bleu du rêve, le rouge de la révolte, le jaune du doute. Les chanteurs en décousent avec le texte italien, implorant *il Divo Figlio* et *il Santo Spirito*, acclamant *Viva la poesia* et chantant la *Vita gaia venturosa*. Malgré quelques beaux instants en voix de femmes ou en passage piano, le chœur a manqué sensiblement de caractère pour porter l'impétuosité tonitruante de Verdi et ne pas s'effacer derrière un ensemble de cuivres imposant.

Quant au fil conducteur du spectacle, une fiction toute naïve d'Anne Richard a été lue par la comédienne Nathalie Pfeiffer. Elle raconte l'histoire de Giulia, jeune Milanaise qui rêve de chanter à l'opéra et qui par son opiniâtreté et la «forza del destino» va endosser le rôle principal de l'esclave éthiopienne Aïda à la Scala de Milan.

MAXIME GRAND

Une approche visuelle du spectacle sur notre site www.lqj.ch